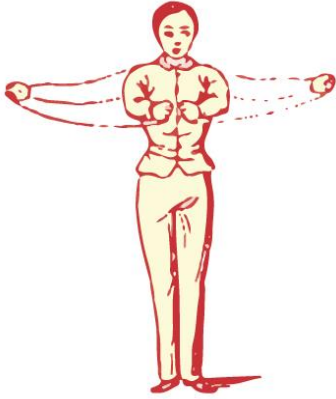


## Rencontre Indienne



Sana est une jeune fille indienne, elle a douze ans quand je la rencontre. Elle est prise en charge depuis cinq années par une ONG indienne, qui offre soins et éducation à des enfants issus de milieux très défavorisés. Sana est orpheline, elle a perdu ses parents quand elle avait dix ans. Elle est accueillie, de jour comme de nuit, au sein d'un centre de l'ONG, spécialisé dans le « handicap ». Ce centre est basé en Inde dans le Rajasthan.

### *Un discours institutionnel dévalorisant*

Ce sont les soignants indiens qui d'abord me parlent d'elle, m'expliquant leur impuissance face à ses comportements. Elle m'est décrite comme une enfant agitée, difficile, qui n'obéit pas, ne respecte rien. Très solitaire, Sana ne tient pas en place, elle passe ses journées à déambuler dans l'institution entre le jardin et les dortoirs, ne va plus ni à l'école ni en psychothérapie. Elle change de vêtements plusieurs fois par jour et se met dans des « états de crise » si on l'en empêche. La nuit, Sana dort peu, elle se lève, déambule dans les dortoirs, crie, appelle ses parents et empêche tout le monde de dormir. Ceci renforce l'épuisement des équipes, ainsi que les insultes et les moqueries des autres enfants avec lesquels elle ne joue ni ne parle, car elle a tendance à fuir la présence des autres. Sana peut à l'occasion se mutiler, parler ou chantonner toute seule, ou encore s'enfuir de l'institution.

Je remarquerai que Sana est souvent sale, elle ne se nettoie pas le visage, et n'est pas gênée de porter des vêtements tachés. Quand elle mange, elle avale la nourriture à grosses bouchées et s'en met partout, il lui arrive aussi de fouiller dans les poubelles et de manger la nourriture qu'elle y trouve. De même Sana se blesse régulièrement « involontairement », elle se cogne, tombe, et a donc souvent des marques sur son corps, bobos qu'elle demande à soigner. Sana a presque toujours des poux, et contrairement à d'autres petites filles pour lesquelles on utilise le peigne à poux, on lui coupe les cheveux très courts, comme un garçon, ce qui la déprime davantage et la rend prostrée. La réponse qu'apporte l'institution à son agitation et à son mal-être la stigmatise encore plus. Quand Sana n'est pas suffisamment « sage », elle peut être battue, violentée par les soignants, ou encore forcée de retirer les vêtements dont elle s'est vêtue ; cela génère pour elle angoisse et violence et elle se débat. Quand elle devient trop agitée et gênante, elle est amenée chez le psychiatre en ville qui lui prescrit des médicaments : elle est alors assommée pendant plusieurs semaines, passe ses journées à dormir, ses nuits à crier. Rien ne semble tenir pour cette jeune fille qui ne s'insère pas dans le lien social institutionnel. Pourtant, Sana ne présente pas de handicap physique, elle n'est pas sourde et muette, elle comprend ce qu'on lui dit et parle, bien que son rapport au langage soit singulier. Ainsi, d'un point de vue moteur et cognitif, l'équipe la considère comme « normale ». Ses comportements anormaux sont alors interprétés comme étant de la mauvaise volonté : elle le ferait exprès. On peut repérer une légère interprétation paranoïaque de la part de l'institution. Elle est tantôt considérée comme une « fille méchante », tantôt comme « débile », signifiants qui lui sont fréquemment répétés. Aucun discours positif ne vient la soutenir dans le monde. L'équipe me précisera que ses troubles se sont accentués depuis le décès de ses parents deux années auparavant. Est-ce à dire que depuis leur décès quelque chose s'est effondré pour elle,

et que ses appels – la nuit notamment – restent désormais sans réponse ? En effet, la réponse apportée par l'institution n'est pas bienveillante et n'ouvre pas au champ de l'amour, ce voile nécessaire à l'émergence d'un sujet. Les coordonnées de ma rencontre avec cette jeune dans les couloirs et jardins de l'institution, donnent quelques pistes de réflexion.

### *Rencontre avec le désir de l'Autre*

#### *L'image et la nomination*

Sana passe beaucoup de temps dans le fond du jardin, sur le toit de l'institution, dans les greniers. Cherche-t-elle à se faire absente du regard et de la surveillance excessive de l'Autre institutionnel ? Cette interprétation que je posai alors révèle mon désir d'aller vers elle quand même, de m'intéresser à elle, de la rencontrer. L'approche est difficile, et nécessite invention et créativité. Sana s'intéresse aux choses de la nature : elle grimpe aux arbres pour y découvrir leurs fruits, cherche dans les hautes herbes pour y dégoter ses trésors et éprouve une réelle jubilation quand elle rend présent ce qui était absent du regard. Afin de ne pas être trop intrusive, je me promène moi aussi dans le jardin, m'intéressant également aux choses de la nature et prenant parfois des photos.

L'appareil photo tiendra une fonction importante dans nos rencontres, puisque c'est par cet intermédiaire, au début du moins, qu'elle entre en relation avec moi. Si je parle ou m'adresse à elle trop directement, elle peut s'enfuir. Elle demande à ce que je la prenne en photo, et à chaque prise elle demande à voir son image, puis à ce qu'on réitère l'expérience. J'accompagne ces moments d'une nomination : « c'est toi Sana ». Cela semble avoir un effet puisqu'au fil des rencontres un lien se tisse entre nous. Non seulement elle accepte ma présence mais elle prend la parole et me fait découvrir son univers : elle m'apprend le nom des choses qu'elle découvre dans le jardin et me demande de les photographier.

Même si elle garde ses distances, elle semble au travail. En tous les cas, nos rencontres dévoilent qu'en dépit des apparences, Sana possède des connaissances, un savoir sur les choses de la nature. Mon ignorance face à l'Inde et ses trésors, soutenue par mon désir de savoir et d'apprendre, me donnerait-elle les traits d'un Autre décompleté, manquant, donc moins intrusif et moins opaque que l'Autre institutionnel ? La rencontre avec le désir de l'Autre a un effet, et aide le sujet à ordonner son univers psychique. Soulignons que nos rencontres ont commencé par la photo et la question de l'image du corps, et non par la parole. Le stade du miroir n'est-il pas préalable à tout sujet ? Il est nécessaire à ce sujet de disposer d'une image de son corps reconnu et nommé par l'Autre pour pouvoir prendre la parole.

#### *Le corps et le beau*

En Inde, l'habillage du corps de la femme par le maquillage, les bindis et divers vêtements, bijoux, barrettes, revêt une importance capitale. Pour Sana, rien de ce côté-là n'était investi, son corps pouvait à l'occasion être mis de côté, souillé, blessé, assimilé alors au déchet, qu'elle ramassait d'ailleurs dans les poubelles. Après nos rencontres autour de l'appareil photo, c'est la découverte de quelques objets dans ma pochette – un *stick* à lèvres de couleur, et des barrettes – qui donnera une nouvelle impulsion à nos rencontres et initiera chez elle l'envie de « se faire belle ». Quelques jours après cette découverte captant son intérêt, Sana, pour la première fois, vient vers moi et me retrouve dans une pièce de l'institution en m'apportant tout un tas de plantes d'*Aloe vera* trouvées dans le jardin. Elle m'explique l'usage qu'il faut en faire, par

signes, par mime, avec quelques mots, puis étale sur son visage le liquide extrait des feuilles tout en se regardant dans le miroir. Je me laisse enseigner par son savoir sur cette plante, « ça fait la peau douce », « ça fait beau », signifiants que je réutiliserai par la suite. Quand elle se regarde dans le miroir, je lui parle tout en la nommant. Elle achèvera cette séance, contente, en me confiant le reste d'*Aloe vera* et en l'accompagnant d'un « pour toi ». Nos rencontres s'articuleront pendant un temps autour de la question de l'image du corps : Sana soigne davantage son image et m'en rend partenaire, me demandant par exemple de l'aider à trouver barrettes, crèmes et brosses à cheveux. Elle dispose désormais d'une image de son corps et peut le parer, l'orner d'attributs de l'ordre du « beau ». Cette barrière du beau permet de voiler l'horreur du réel et de la jouissance, de voiler le morcellement originaire. Pour Sana, stigmatisée par le discours institutionnel, cette barrière semblait ne plus pouvoir se mettre en place.

### *La langue maternelle et la langue étrangère*

Apprenant le bengali, je possédais un petit carnet dans lequel j'inscrivais des mots de vocabulaire. Ce carnet avait suscité son intérêt, elle en avait deux usages : l'écriture, puisqu'elle y ajoutait des inscriptions, que je ne comprenais pas mais qui correspondaient peut-être à une ébauche de l'alphabet en bengali, et la parole, puisqu'elle me demandait de lui lire les mots que j'avais inscrits. Tout un jeu s'instaura autour de mes nombreuses fautes de vocabulaire et de prononciation, nous pouvions à l'occasion en rire, tandis qu'elle me reprenait et m'apprenait sa langue à elle. Sana avait un usage singulier du langage, puisqu'elle inversait souvent le « je » et le « tu », mais elle disposait pourtant de certaines connaissances sur la langue. Je remarquais qu'elle prenait cette tâche de « professeur de bengali » très au sérieux. Dans ces rencontres, il s'agissait pour moi de prendre le contre-pied du discours institutionnel, en supposant que Sana n'était pas « débile », mais savait bien des choses. Une fois encore, ma position révélait mon manque et mon désir d'apprendre. Je n'ai jamais lâché sur l'importance de la parole dans nos échanges, réelle nourriture dont tout sujet a besoin pour émerger. Lui parlant anglais, français ou par langue des signes quand je ne savais pas le mot en bengali, il se peut aussi que ma « langue étrangère » soit venue pacifier son propre rapport à *lalangue* qu'est la langue maternelle.

Parallèlement à nos rencontres, Sana a intégré une classe à l'école et s'est jointe à des ateliers de psychothérapie. Elle est devenue très amie avec une jeune sourde et muette avec laquelle elle communiquait par la langue des signes ; langue avec laquelle elle était particulièrement à l'aise. Elle a continué de s'intéresser aux choses de la nature et a pu trouver une place et un rôle dans l'institution, auprès d'une femme qui prenait soin du jardin.

Nos rencontres se sont déroulées en plusieurs temps qui nous enseignent sur l'émergence du sujet : l'image, la nomination de l'Autre, le corps, le beau, l'écriture et enfin la parole. Avoir rencontré le désir et l'amour de l'Autre a permis à Sana de trouver une place, une insertion dans l'Autre, moins mortifère que celle dans laquelle elle était prise.